

au XIX^e siècle. Il est un précieux témoin du rôle et des difficiles missions de la CRMH qui doit souvent faire face à des situations d'urgence, et il démontre avec force et éclat toute l'importance à accorder au temps long pour mener à bien des missions de recherche, de diagnostic et de restauration.

Colin DEBUICHE

maître de conférences en histoire de l'architecture moderne
Université Rennes 2

Laurier TURGEON, *Une histoire de la Nouvelle-France. Français et Amérindiens au XVI^e siècle*, Paris, Belin, 2019, 286 p.

On pourra peut-être s'étonner de trouver dans les colonnes des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne* le compte rendu d'un ouvrage ne portant pas – *a priori* – sur la Bretagne. Mais la Bretagne est, avec la Normandie, le littoral rochelais et saintongeais et le Pays basque, l'une des régions les plus directement impliquées dans cette rencontre d'un monde nouveau pour les Européens. C'est aussi une des régions où l'impact s'en fait le plus rapidement sentir et la « Nouvelle-France » est une des sources des transformations de la province au XVI^e siècle et pas seulement parce que son « découvreur » fut un Malouin...

L'ouvrage n'est pas seulement important pour ce qu'il nous dit mais aussi par la façon dont il le dit. Laurier Turgeon, son auteur, est en effet à la fois professeur d'histoire et d'anthropologie à l'université Laval à Québec et a choisi de porter son regard sur les échanges entre les deux sociétés européenne et amérindienne et leurs impacts sur leurs cultures matérielles respectives, en un temps – le XVI^e siècle – que l'on considère en général comme une parenthèse presque vide entre les voyages de Cartier (de 1534 à 1542) et ceux de Champlain. Centrant son observation sur l'objet et les circulations matérielles, L. Turgeon mêle étroitement le regard de l'historien, celui de l'anthropologue et les apports des archéologues pour reconstruire des fonctionnements sociaux à la façon de ce que l'on commence seulement à faire pour notre propre XVI^e siècle, même si – de ce côté de l'Atlantique – l'étude des vestiges matériels et architecturaux ne relève encore que peu de l'archéologie. La redécouverte récente du corps de Louise de Quengo montre toutefois clairement la richesse de ces apports nouveaux. À bien des égards, L. Turgeon ouvre des voies que l'on ne saurait négliger pour l'histoire de l'Europe dans son ensemble et particulièrement pour celle de la Bretagne. Sans vouloir produire un nouveau récit, chronologique ou thématique, l'ouvrage se compose de quatre chapitres construits sur quatre objets emblématiques des échanges, des tensions ou des incompréhensions.

Au commencement était la morue. L'histoire des pêcheries de Terre-Neuve est ancienne, abondante, assez bien connue désormais, et elle fut même au cœur des premiers travaux de L. Turgeon. L'objet n'est pas ici de la renouveler mais de

l'insérer dans une histoire plus large, montrant que « ces poissons ne sont pêchés que par les Français et les Bretons », tandis que les Amérindiens « ne s'amuse point aux morues » et préfèrent phoques, saumons, esturgeons ou petits poissons côtiers dont on trouve les restes en grande quantité dans les sites archéologiques, alors que la morue y est extrêmement rare. La pêche européenne n'entre donc pas en concurrence avec les ressources habituelles des populations et elle permet au contraire des contacts et des échanges plus apaisés, dans un contexte où la présence bretonne est considérable. Ce sont des Bretons qui débarquent les premières cargaisons de morue à Rouen en 1510 ou à Bordeaux en 1517 et Jacques Cartier peut repérer autour de Terre-Neuve les préférences géographiques des uns et des autres, tandis que vers 1555-1556, la morue est le principal poisson déchargé au port de Nantes. Cette ressource nouvelle est, aux dires de L. Turgeon, un facteur fondamental du dynamisme portuaire et surtout des concentrations capitalistes des marchands avitailleurs qui dominent peu à peu les armements pour Terre-Neuve et l'analyse semble s'appliquer très largement en Bretagne. En parallèle, la morue devient un aliment de choix des élites, mais aussi une nourriture populaire fréquente, au moins dans les villes portuaires ; à Nantes, on la détaille ainsi en sept catégories aux prix fort variés, tandis que l'appellation Terre-Neuve tend à devenir un nom habituel dans tous les ports. Puisque le produit n'intéresse guère les Amérindiens, c'est vers l'Europe que L. Turgeon tourne son regard en montrant combien la diffusion de la morue est massive et en suivant sa trace jusque dans les recueils de recette de cuisine de la fin du xvi^e et du début du xvii^e siècle. La pêche morutière est ainsi une activité « proto-coloniale », permettant le contact sans supposer de concurrence, de confrontation ou de domination.

Avec le commerce des fourrures, on entre au contraire en contact commercial avec les Amérindiens. Sans doute s'agissait-il au départ d'une activité parallèle des pêcheurs. Là encore, l'archéologie révèle que les peuples indiens qui n'ont pas croisé de pêcheurs européens ne cherchent pas à promouvoir leurs réserves de fourrures et ne connaissent pas l'usage du fer, contrairement à ceux des alentours de Terre-Neuve et de l'embouchure du Saint-Laurent. Longtemps simple activité annexe des pêcheurs, le commerce des pelleteries prend ampleur et autonomie complète au milieu du xvi^e siècle si l'on en croit les indices d'expéditions retrouvés dans les archives notariales des ports français. Malheureusement en la matière, la grande rareté des fonds notariés bretons antérieurs au xviii^e siècle ne permet pas d'avoir les mêmes assurances que pour la Normandie, La Rochelle ou le Pays basque. Mais en revanche, les cimetières amérindiens où les artefacts européens sont les plus abondants sont ceux des rives de l'embouchure du Saint-Laurent, de l'Acadie et du Maine actuels, zones où l'on sait, par ailleurs, l'abondance et la précocité de la présence bretonne. Si Basques, Bordelais ou Normands semblent dominer les premiers temps de la traite des peaux, les Bretons sont loin d'en être absents, à l'image de Dupont Gravé, Malouin armant régulièrement depuis Honfleur à la fin du xvi^e siècle et très engagé dans les premières compagnies marchandes échangeant avec

les indigènes. Et c'est bien le castor qui – en renouvelant les modes vestimentaires des Européens – est le moteur principal des débuts de la colonisation des rives du Saint-Laurent au début du xvii^e siècle, qui attache les nations amérindiennes aux nouveaux venus européens : fournisseurs des fourrures, les indigènes en retirent des produits et des objets nouveaux qui bouleversent leur culture matérielle tout en ouvrant la voie à une sujétion politique progressive.

Si la morue et les peaux de castor modifient la culture matérielle des Européens, les chaudrons de cuivre et les perles qu'ils reçoivent en échange transforment aussi celle des Amérindiens tout en témoignant des quiproquos et incompréhensions mutuelles et parfois... de celles des historiens. Les récits européens de l'échange avec les Amérindiens insistent tous sur le peu de valeur des produits que l'on donne contre les « précieuses » fourrures et sur l'arriération technique des « sauvages » dont ils ne pourraient sortir que grâce aux produits européens. C'est un véritable *topos* de la supériorité européenne. Mais les apports de l'archéologie montrent que la réalité n'est peut-être pas aussi schématique. Les objets de cuivre, qui sont les premiers et les plus nombreux à être retrouvés dans les sites archéologiques nord-américains et témoignent ainsi de contacts directs ou indirects, sont nombreux sur les navires européens, en particulier les chaudrons, souvent fabriqués en Europe centrale, en Suède ou dans le sud-ouest de la France. Les armateurs les achètent en grand nombre (pour l'Amérique ou l'Afrique) et les utilisent comme objet d'échange. Les Amérindiens, à leur tour, en font un usage spécifique. Nombre d'entre eux, retrouvés dans des sites archéologiques, en particulier funéraires, sont détournés de leurs usages européens. Beaucoup ne portent aucune trace de feu et n'ont donc pas servi à cuire des aliments mais ils ont été découpés pour que des morceaux servent de parure vestimentaire, tandis que d'autres sont utilisés comme cadeaux dans des rituels sociaux ou politiques d'échange ou d'alliance entre individus, familles, tribus et que d'autres encore – le plus grand nombre probablement – sont enfouis dans les tombes comme attributs donnés aux défunts. Les descriptions de fêtes des morts chez les Hurons, rapportées principalement par les missionnaires du début du xvii^e siècle, signalent de façon récurrente cet usage social symbolique. Ici, l'archéologie et l'anthropologie donnent une clé de compréhension à des usages non directement économiques de ces objets venus d'ailleurs.

L'exemple des perles, quatrième chapitre du livre, est encore plus remarquable de ces mutations, adaptations ou glissements d'usage. Ici, l'étude délaisse largement les espaces côtiers ou portuaires de l'Europe et la Bretagne n'est plus, en l'occurrence, qu'un espace de passage comme les autres. Depuis le Moyen Âge, les Européens fabriquent en grande quantité des perles de verre ou de coquillage polis qui ornent leurs vêtements, constituent des colliers, bracelets et autres petits bijoux populaires, et surtout des chapelets. Si les princes et princesses européennes de la Renaissance ornent leurs habits de perles de pierre précieuse, le petit peuple se contente de ces artefacts de verre et l'on retrouve en grande quantité les mêmes types de perles dans

les fouilles archéologiques réalisées dans les fossés du Louvre du xvi^e siècle et dans les villages amérindiens d'Amérique du Nord. Les « sauvages » constituent avec ces perles des colliers cérémoniels (les fameux *wampuns*) et les utilisent dans la décoration de leurs vêtements puis dans toutes sortes d'usages rituels et symboliques. Dans la toute première *Histoire de la Nouvelle-France*, où il a lui-même séjourné en 1606, Marc Lescarbot rapporte avec surprise combien les indigènes font plus de cas des perles que de l'or. Ce qui n'est que pacotille insignifiante pour les Européens prend une importance symbolique et économique considérable pour les populations amérindiennes. Dans le renversement des valeurs, chacun pense tirer des bénéfices du commerce avec l'autre.

Le lien avec l'histoire de la Bretagne peut sembler se réduire dans l'exemple des perles. Mais il n'en est rien. Devant ces transmutations symboliques ou d'usages, l'historien a sans doute beaucoup à apprendre en termes d'incompréhension (ou d'intercompréhension) culturelle. Quand on lit avec attention les usages matériels inattendus parfois révélés dans les *gwerzioù* les plus anciennes ; quand on se souvient des pratiques illustrées des missionnaires (Alain Croix faisait déjà le lien de ce point de vue entre Hurons et Bas-Bretons, il y a plusieurs décennies...) ; quand on s'interroge sur la symbolique des couleurs des costumes paysans ; quand on rappelle, enfin, que les paysans bas-bretons de 1675 prennent la gabelle pour un homme ou qu'on leur fait croire qu'une horloge est un jubilé, les Iroquois ou les Micmacs ne pourraient-ils pas, pour une fois, nous permettre de mieux interroger notre propre histoire ?

Philippe JARNOUX

Jean-Yves BARZIC, *Les Bretons et Louis XIV*, Fouesnant, Yoran Embaner, 2018, 623 p.

Jean-Yves Barzic nous donne une réédition augmentée de nouveaux développements de l'ouvrage qu'il avait publié en 1995 chez Coop Breizh sous le titre *L'hermine et le soleil. Les Bretons sous Louis XIV*. Vingt-trois ans séparent les deux volumes. Sans doute le changement d'éditeur explique-t-il la modification du titre qui est désormais moins adéquate au contenu réel de l'ouvrage, car il s'agit bien toujours ici des Bretons sous Louis XIV et peu de la manière dont ils envisageaient le roi, à moins de considérer que la révolte de 1675, objet d'un nouveau chapitre, exprime à elle seule tout ce qu'ils pouvaient penser de lui et résume pour solde de tout compte le rapport des sujets bretons à leur monarque.

La première édition de ce gros livre nourri de nombreuses lectures et appuyé sur l'exploitation de documents variés conservés tant aux Archives nationales que dans les Archives départementales bretonnes s'inscrivait dans un environnement historiographique très différent de celui de 2020. Le travail de J.-Y. Barzic s'était développé sur deux décennies, des années 1970 aux années 1990, à un moment où